

Introduction

Ce numéro des *Cahiers du Genre* a pour ambition de contribuer à l'élaboration d'une réflexion sociologique sur le travail, conduite en termes de rapports sociaux, et particulièrement en termes de rapports sociaux de sexe.

En effet, la division du travail entre les sexes demeure le continent noir de la sociologie du travail et plus largement des sciences humaines. Si de très nombreux travaux lui ont été consacrés, ceux-ci gardent le statut de travaux spécifiques, « féministes », particuliers, qui n'interpellent pas les paradigmes pourtant en renouvellement du travail. Bref, tout change : la société, les champs d'étude, les modes d'analyse, les concepts clés, et pourtant rien ne change : la figure du salarié et du chômeur reste celle d'un homme, l'emploi ou la retraite sont toujours pensés comme ceux des hommes, le rapport au travail est réduit à celui que les hommes entretiennent au salariat. Tout le reste serait périphérique. Le groupe social femmes n'a de statut qu'en tant que somme des individus femmes ; le groupe social hommes n'existe toujours pas, ou plutôt il continue à se dissoudre dans un faux universalisme. Dans la pensée académique autorisée, on peut certes travailler sur une population de femmes, mais toujours dans une sorte de parenthèse ou comme un adjuvant. Et le fait que les femmes constituent un groupe, sinon une classe, n'est toujours pas problématisé : les femmes sont des femmes et se conduisent comme telles parce que la nature le veut. Les résultats ainsi obtenus *s'ajoutent* au modèle établi, mais ne le remettent pas en question. Le faire, c'est être « féministe », or on sait bien qu'une sociologue-féministe n'est pas tout à fait une sociologue. Dès qu'un livre, un article, un ouvrage est étiqueté féministe, il n'est pas lu — ou différemment... C'est

sans doute dans ce domaine que la nature performative de la sociologie comme science apparaît le plus clairement.

Tout se passe dans les théories, comme si le rapport hommes/femmes se réduisait à des *relations sociales*. Et c'est là qu'est le tour de passe-passe : car ainsi, il ne peut plus prétendre être un moteur de l'histoire. En l'an 2000, tout est construit socialement aux yeux de la sociologie... hormis le fait d'être classé (et de se classer) dans le groupe des hommes ou dans celui des femmes.

Pourtant, il y a des avantages heuristiques à refuser de ramener la notion de rapport social à celle de relations sociales, à penser les rapports sociaux de sexe comme un rapport social à part entière. D'abord, en donnant à voir des pans entiers des pratiques sociales qui sinon restent invisibilisées, en en proposant des schèmes explicatifs. Ensuite, mais là le travail avance plus lentement, en se demandant si les modèles présentés comme « généraux » le sont tout autant qu'ils le prétendent, et en cherchant à voir comment le rapport social de sexe s'imbrique dans les autres rapports sociaux, comment il construit (et déconstruit dans le même mouvement) la société, les groupes et les individus qui la composent.

C'est à ces deux niveaux, l'un ou l'autre, et parfois les deux, que fonctionnent les articles de ce numéro.

Celui de Sabine Masson introduit le débat dans un texte de cadrage sur le concept de travail. Concept sans cesse revisité, sans cesse retravaillé, particulièrement ces dernières années. Les termes du débat, parfois très vifs, ont été renouvelés, cependant une constante traverse l'histoire du concept et l'espace du débat : la non-inclusion, dans les théories, de la division du travail entre les sexes et de ses problématisations. Que le travail soit analysé comme activité ou comme valeur, l'exclusion du travail domestique perdure et la notion de centralité du travail réfère uniquement à la position masculine dans la sphère publique et professionnelle. À ce titre, Didier Demazière constate que les analyses fonctionnent « *comme si la figure typique du chômeur était celle du travailleur adulte, masculin, et chef de famille* ». Et il est vrai que les sociologues ont construit la figure du chômeur dans une symétrie parfaite avec celle du

« travailleur » des années passées. Tout se passe comme si le travail des femmes, les formes particulières que prend leur mise au travail, étaient résiduels et n'avaient donc pas de place dans le « modèle » central. Et pourtant, dans des domaines aussi divers que la flexibilité du temps de travail ou l'opposition qualification/compétence, il est clair que le groupe social femmes a été le cobaye de la reconfiguration du marché de l'emploi et de l'organisation du travail. C'est le croisement entre rapport salarial et rapport de sexe qui a été le vecteur du bouleversement du système productif — tout comme, en instaurant la séparation des lieux de production et de reproduction, il avait été le vecteur, au XIX^e siècle, de la mise en place du capitalisme.

Trois articles mettent en œuvre le croisement de ces deux rapports sociaux, sur des champs extrêmement contrastés. Hommes et femmes travaillant dans la Fonction publique (en l'occurrence La Poste) et bénéficiant donc, outre d'une stabilité de l'emploi qui permet la projection dans le futur, d'une relative neutralisation des rapports sociaux de sexe au niveau professionnel (Isabelle Bertaux-Wiame). Hommes et femmes en recherche d'emploi depuis deux ans et donc devant gérer une situation de précarité (Didier Demazière). Enfin, hommes et femmes sur un marché du travail en pleine déstructuration/restructuration, il s'agit là de la situation bulgare (Katia Vladimirova).

Dans les trois cas, le travail est au cœur des logiques qui sous-tendent les pratiques sociales. Mais le seul travail salarié et le rapport qu'entretiennent les acteurs avec lui seraient bien impuissants à rendre compte de ces logiques. Pour l'ensemble des femmes, c'est la référence à la double assignation au travail salarié et au travail domestique qui permet de décrypter leurs pratiques ; pour l'ensemble des hommes, il faut avoir recours, asymétriquement, à leur assignation au seul travail professionnel et au fait qu'ils sont « dispensés » du travail domestique. Ainsi, Didier Demazière montre que, pour les chômeurs, le réseau familial reste à la périphérie de leur champ référentiel, même s'il est décrit comme une ressource ; dans le cas des chômeuses, le réseau familial est central, mais vécu comme une contrainte.

De fait, la division sexuelle du travail, base matérielle des rapports sociaux de sexe, est indispensable pour comprendre ce qui « classe » les individus et faire apparaître la sexuation de ce classement. Ces articles mettent également en évidence la mouvance extrême des limites-frontières de la division sexuelle du travail et la réversibilité des acquis (articles sur la Bulgarie et sur La Poste) ainsi que l'évolution des rapports de pouvoir entre les sexes (La Poste).

La situation respective des hommes et des femmes sur le marché du travail bulgare est minutieusement périodisée par Katia Vladimirova. Cette mise en perspective par une économiste montre à quel point les renversements de situation peuvent être brutaux et de grande amplitude. La division du travail entre les sexes perdure aux bouleversements politiques, bien que ses modalités subissent à chaque fois des mutations profondes.

Isabelle Bertaux-Wiame montre que l'organisation du travail, le rythme de travail et le type de travail propres à cette organisation induisent des pratiques plus égalitaires, non seulement dans le champ professionnel, mais aussi dans le couple. Et, par effet rebond, cette atténuation des formes classiques de la division sexuelle du travail dans la famille induit un investissement beaucoup plus soutenu des femmes dans leur travail professionnel et dans leur carrière.

La lecture croisée des deux articles de D. Demazière et d'I. Bertaux-Wiame est riche d'enseignement. Cette dernière décrit une situation dans laquelle le cadre est stable, pré-construit, et de nature relativement égalitaire ; dans le cas des chômeurs, analysé par D. Demazière, la situation est précaire, le cadre référentiel est à construire, et de plus, individuellement. Or, qu'observent les auteurs ? Concernant La Poste, une forte atténuation des modalités traditionnelles de la division sexuelle du travail est constatée, y compris dans le couple. Du côté des chômeurs(ses), les logiques sont au contraire arc-boutées sur une division du travail exacerbée entre les sexes, et cela va bien au-delà de la sphère familiale. Ce qui montre, une fois de plus, la variabilité extrême des formes de la division du travail. Cependant, de façon plus nouvelle, et contrairement à ce qui est généralement dit et pensé, ces démonstrations prouvent que le problème du travail domestique n'est pas incontournable, que l'État, les

entreprises peuvent, par des actes volontaires, prendre des décisions qui font bouger les attributions de sexe quant au travail domestique. Certes, celles-ci restent instables, toujours réversibles. Mais, c'est là sans doute que les mouvements sociaux peuvent intervenir, pour consolider ces acquis, les installer dans la durée.

Une seconde approche est proposée par les articles de quatre doctorants. Ces articles sont courts, c'était la règle du jeu. Il s'agissait moins cette fois d'observer les mouvements de la division sexuelle du travail que d'entrer dans le sujet par le biais d'une problématique transversale, celle de la reproduction et du changement dans les rapports sociaux, de sexe en particulier. La division sexuelle du travail ici n'est plus l'objet même des articles, mais elle est utilisée comme « détecteur » des rapports sociaux en jeu. Il s'agit en quelque sorte d'une mise en œuvre du programme que propose S. Masson.

Reproduction et changement, tous ceux et celles qui travaillent en termes de rapports sociaux de sexe se trouvent (et se sont trouvés) confrontés à ce problème, que l'on peut décliner sous la forme de multiples questions. À titre d'exemples :

- nos travaux font-ils autre chose que débusquer la domination masculine et ses effets ?

- est-on capable, à partir de notre outillage théorique, de réinterroger les changements observables dans la société globale ; et plus précisément, compte tenu des thèmes abordés ici : dans la société salariale ?

- peut-on périodiser non seulement le travail salarié mais aussi le travail domestique ?

Souvent, en effet, les rapports sociaux de sexe sont si prégnants qu'ils peuvent sembler réductibles à des mécanismes de reproduction de la société par elle-même. Et du même coup, ce sont les autres rapports sociaux (salarial, classes sociales, âge, ethnie, etc.) qui paraissent être des facteurs de changement.

Il s'agit là d'un problème récurrent d'importance majeure. Je viens de l'évoquer rapidement en ce qui concerne l'enjeu théorique. Mais il se pose aussi au niveau académique : car de

notre capacité à gérer cette difficulté, dépend la perception que l'environnement scientifique a de nos travaux. Et l'on sait que celui-ci n'est pas *a priori* bienveillant. Or, il faut s'employer à faire admettre que nous ne travaillons pas sur « les femmes », et que, bien au-delà, en tout cas pour certaines d'entre nous, nous tentons de contribuer à une sociologie des rapports sociaux, donc une sociologie généraliste. Ce qui, à mon sens, veut dire que l'on ne part pas d'un champ, ou de telle ou telle catégorie, constitués d'avance (par le sens commun, les idéologies dominantes...) mais, que l'on part d'une *tension* qui se fait jour dans la société et que c'est à partir de cette tension que nous observons la construction de ce qui devient notre objet sociologique.

Si nous nous donnons pour but de construire nos propres objets — et non pas de les choisir dans le prêt-à-penser du sens commun, cela implique une déconstruction des catégories « naturelles ». C'est ainsi que Xavier Dunezat, à propos du mouvement des chômeurs, avance des propositions décapantes : tout mouvement social est hétérogène en termes de sexes, de classes, de générations, et est un espace de confrontation pour ces différents groupes. En d'autres termes, les rapports sociaux traversant les mouvements génèrent des tensions virtuelles, lesquelles s'incarnent, ou non, à travers la formation de groupes aux intérêts antagoniques. C'est à ces groupes et à leur confrontation que s'intéresse Xavier Dunezat. Ce qui le conduit à repérer un glissement d'importance par rapport à la lecture traditionnelle des rapports de classe, et à donner à la violence (symbolique et physique) un statut explicatif quant à la décrue du mouvement. Il déconstruit ainsi l'idée de l'épuisement « naturel » des mouvements sociaux.

Francisco Vargas, quant à lui, analyse l'apparition de nouvelles catégories au Brésil : celle du « chômage », du « travail précaire », et démonte les mécanismes de la construction sociale du masquage du chômage féminin à partir de la déconstruction de la notion de « découragement ».

C'est à propos des transformations que l'hôpital public connaît depuis trente ans que Geneviève Picot montre les redéfinitions des rapports de classe et de sexe. En ce qui concerne ces derniers, une analyse serrée du rapport

médecin/personnel infirmier atteste la présence simultanée d'éléments de changements, mais aussi de reproduction.

Enfin, Emmanuelle Lada porte son attention sur l'éclatement des formes et statuts d'emploi en début de vie active, le terrain d'observation étant une grande entreprise publique. Il s'agit en fait d'analyser la gestion sexuée et générationnelle de la main-d'œuvre. À l'inverse de La Poste, les processus de recrutement ne cherchent nullement à être « égalitaristes » : pas de concours, mais des processus complexes, très formalisés et centrés sur l'individu offrant sa force de travail. L'analyse de ces processus et de leurs étapes révèle que ce sont moins les expériences professionnelles que les critères d'âge et de sexe, plus largement de hors travail, qui sont les critères centraux de recrutement : le maniement des rapports sociaux de sexe est donc bien un principe structurant de la nouvelle politique de flexibilisation.

L'ensemble de ces articles montre ainsi comment les rapports sociaux travaillent le social, construisant et déconstruisant incessamment : marché du travail, modèle productif, conditions de travail ou recherche d'emploi, travail salarié et travail domestique. Les catégories de sexe n'y apparaissent pas figées, mais au contraire en constante redéfinition l'une par rapport à l'autre.

Danièle Kergoat

